



Rock IDAHO

The Lone Gunman (Talitres records/Differ-ant). La production discographique d'Idaho a pris une tournure quelque peu hésitante depuis le dernier album, *Levitate* (2001), avec une première compilation d'inédits, *We were young and we needed the money* (2002), suivi d'une seconde, *Vieux carré*, uniquement distribuée en Allemagne, rassemblant une douzaine d'extraits des albums ou EP précédents. Jeff Martin, seul pilote à bord de cet esquif rock californien culte, semble par ailleurs se désintéresser complètement de son site (idahomusic.com), pas remis à jour depuis février dernier. Lors de son dernier passage parisien, il devait donner un set décevant, ne chantant presque plus, préférant des compositions courtes au piano, dont une bonne partie provenant d'une bande originale commandée pour un feuilleton télé sur ABC. Le nouveau disque, tant attendu, distribué par le courageux label bordelais Talitres, ressemble à cet étrange passe créatrice visant la désintégration, le flou, la fuite. Dix-sept morceaux, à peine une moitié réellement chantés, *The Lone Gunman* aligne bien sûr quelques subtils joyaux (*Have to be*, *Kite* et surtout le merveilleux *Cherry Wine*), mais l'album, de plus en plus évasif au fil des titres, laisse une impression curieuse. L'amateur d'inachevé y trouvera son compte... ◆ DIDIER PÉRON



World MARACA

Soy Yo Nocturne. Issu d'Irakere, le meilleur groupe cubain de latin jazz, le flûtiste Orlando «Maraca» Valle est surnommé par ses admirateurs «le chaman de La Havane», sa ville natale. Partageant sa vie entre la France et Cuba (et surtout l'aviation, vu ses incessantes tournées internationales), le surdocteur publie ce système albumophilique et festif. Voilà un enregistrement studio qui sonne comme le plus vivant des concerts. Des compositions bien écrites qui mettent un soin particulier à paraître spontanées comme des *descargas* (ces jam sessions imprévisibles et enflammées), parfois adoucies par la flûte enchantée d'Orlando comme sur *Llévame con tu Bafuana*. A *qualquiera le toco* ou *Sígueme si puedes*. Ce n'est pas pour rien qu'un des premiers disques de Maraca s'appelle *Descarga total*. Ce nouvel enregistrement, chanté essentiellement par le sorcier Wilfredo Campa, est constitué d'une douzaine de titres où foisonne une riche diversité de rythmes résolus, de sons alertes qui témoignent de l'inventivité du compositeur flûtiste, pianiste aussi et surtout arrangeur hors pair. La chanson *So yo* démarre comme un reggaeton - mélange reggae salsa actuellement en vogue -, prend quelque accent rock, se transforme en charanga puis vire timba, la salsa selon les Cubains. Orlando Valle réussit à insuffler en studio d'enregistrement la spontanéité, la fraîcheur de la scène, la vie quoi. ◆ BOUZIANE DAUDI



Contemporain

JÉRÔME COMBIER

Pays de vent Motus (MFA). Cet été indien a pour Jérôme Combier, qui est né en 1971, les couleurs d'un printemps. Le Festival d'automne l'a joué, les premiers enregistrements de certaines de ses compositions paraissent sous la forme d'un disque-livre à l'édition soignée. Cinq pièces brèves en solo ou duo, trois plus longues pour ensemble ou orchestre présentent des miniatures au trait précis dessinant un paysage sans mollesse mais non sans angoisse, qu'indiquent des titres volontiers sombres, dont le quasi-oxymoron *Petite obscurité* est un bon exemple. Ajoutons à cela une technique musicale sans agressivité mais sans concession non plus: l'invention y est constante comme l'économie de moyens. Le compositeur cite Philippe Jacottet - «l'effacement soit ma façon de resplendir» - et cette esthétique de l'éclat concorde avec ses tropismes japonisants. Rien d'évanescence pourtant mais au contraire quelque chose de dur, de minéral et fantastique à la fois, comme ce «pays de vent», les Hébrides, qui donne son nom au CD et qu'interprète l'ONF. Les autres titres sont exécutés par les membres de l'ensemble Cairn, fondé par Combier avec des copains du Conservatoire. Les premiers fruits d'un jardin de pierres. ◆ GÉRARD DUPUY

Rock FIONA APPLE

Extraordinary Machine (Epic/Sony/BMG).

La tortueuse histoire du troisième album de la chanteuse-compositrice américaine Fiona Apple démontre quel univers incertain est devenu le système des major labels. Il y a deux ans, Fiona Apple livra à ses boss de Sony un album de poignantes nouvelles chansons inspirées par sa rupture avec le metteur en scène de *Boogie Nights* Paul Thomas Anderson et produites par le collaborateur de Rufus Wainwright, Jon Brion: album rejeté car n'incluant aucun hit potentiel. Les fans américains de la chanteuse prirent les choses en main et envoyèrent une pétition à la maison de disques pour demander la sortie du disque. En 2004, onze titres apparurent soudainement sur le Net, décidant Sony à mettre en contact Fiona Apple et Mike Elizondo, le protégé multi-instrumentaliste et arrangeur de Dr Dre, afin de réenregistrer les chansons. Finalement, cet automne, *Extraordinary Machine*, avec dix titres réarrangés par Elizondo et deux des productions originelles de Brion, voit officiellement le jour. Tout cela valait-il le coup? Oui. Même si ses patrons avaient raison en un sens: ces chansons fragiles, émotionnellement dévastées, sont trop douloureusement autobiographiques pour s'élever commerciales. Ce qui n'a pas empêché Apple et ses collaborateurs de peaufiner un disque profondément émouvant sur le dépit amoureux et les difficultés à le surmonter, un disque qui ne sonne comme rien d'autre aujourd'hui. La nouvelle approche de Fiona Apple, entre Joni Mitchell et Eminem, fait de son dernier disque l'un des plus stimulants de l'année. ◆ NICK KENT

Jazz HIRAM BULLOCK

Too Funky 2 Ignore (BHM).

Cet été, à Marciac, où il renforçait le Soul Bop Band codirigé par Bill Evans et Randy Brecker, il a mis le feu au mais. Ses 120 kg boudinés dans un débardeur couleur mandarine et un pantalon de survêtement mauve à triple bande, Hiram Bullock, le guitariste globe-trotter (né à Osaka, au Japon, élevé à Baltimore, il a débuté à Panama) à physique de flanker tongien s'est en effet chargé de placer d'entrée son groupe adoptif sur orbite. Initiant par la même occasion les Gersois pantois aux subtilités du funk et de ses étranges rythmiques. Poursuivant, par voie phonographique cette fois, son œuvre de prosélyte, le voici qui publie aujourd'hui un véritable manifeste du genre, rédigé avec le concours de quelques convertis de la première heure, dont Clint de Ganon, Jeremie Gaddie et Horatio «El Negro» Hernandez, qui se répartissent peaux, cymbales et baguettes, Frank Gravis et Will Lee, chargés de faire vrombir les basses à la Bootsy Collins, ou encore Dave Delhomme, expert en programmes et autres bidouillages de claviers. Sans oublier la présence décisive de quelques relations jazzy et non des moindres (Lew Soloff, Jeff «Tain» Watts, Randy Brecker, Claudia Acuna, Peter Kikidakis...), convaincues que la fonction du funk se résume en un seul mot: dépoter. ◆ SERGE LOUPIEN

Tubes à essai Emmanuel Poncet

Mon sacre à la tronçonneuse

Un sous-genre pour satanistes chevelus. Voilà grosso modo la perception commune du «black metal». Un numéro spécial de la revue *Sociétés* montre ainsi comment cet alliage ultrarésistant du hard rock figure parmi les courants les plus méprisés. Ventes marginales, mépris esthétique, mais festivals qui rassemblent parfois 30 000 personnes. Les émissions genre *le Droit de savoir* y cherchent volontiers des messes noires et des sacrifices d'animaux. Mais n'importe quel observateur démasque en dix secondes le doux agneau tapi derrière le rideau de cheveux, les bottes New Rock ou les amulettes de Thor. Toutefois, un immense mystère «esthétique» entoure le black, et la musique metal en général. Autant la techno, le zouk ou les polyphonies slovènes... laissent un minimum entrevoir les circuits de plaisir de l'adepte, autant le metal dresse (souvent) devant nous un mur de guitares d'incompréhension brute. «Bien qu'on puisse le transcrire, le BM refuse de s'écrire. Il ne doit pas s'écrire, afin de laisser le moins de traces possibles», confirme Frédéric Martin dans ce numéro de *Sociétés*. Compositeur et musicien, il détaille pourtant très bien quelques régularités du genre. Pas de couplet-refrain. Des morceaux excédant facilement les six minutes à la façon de «miniopéras». Un son «povera». Tel un bûcheron s'attaquant à du béton armé, Frédéric Martin décrit lyriquement la déferlante métal. «La guitare scie l'espace sonore. Le son idéal d'une guitare black évalue l'espace. Le trémolo (la répétition très rapide et furieuse d'une même note avec le médiateur, ndr) est fréquent et (...) les guitaristes jouent sans effets, en n'utilisant que le son qui sort de l'ampli. La volonté sous-jacente de dérangement est également claire par les attaques frénétiques du médiateur que tient la main droite, métaphore de mitraillage.»

Ultra Metal sur MCM, le mercredi de 0h15 à 1h15, nous permettrait de mettre des images sur cette «sidérurgie» esthétique. Un titre du groupe anglais Cradle of Filth, par exemple, nous aiderait à capter précisément ce que suggère Frédéric Martin. «La basse double la guitare thématique et les deux fusionnent en une pâte où il est difficile de séparer les bruits parasites de la musique.» Le batteur «aménage un fond cataclysmique symbolique de la furie animant le groupe. De telles furies percussives se nomment «blastbeat», un mode de jeu où l'on joue le plus vite possible sur la caisse claire, la grosse caisse et les cymbales pour susciter l'impression d'un rouleau compresseur.» Est-ce que tout le monde a bien entendu?

Revue *Sociétés*, n° 88, «La religion métal» (Editions De Boeck), sous la direction d'Alexis Mombelet.